

portant de ne pas faire battre le rappel et l'ordre secret de marcher sur l'Assemblée. il remettait les premiers aux séditieux pour les apaiser. les seconds à des citoyens affidés pour qu'ils les transmissent aux colonels des légions. Ces colonels recevant ainsi des ordres contraires ne prenaient conseil que du hasard. Lamartine envoya coup sur coup par des amis qu'il avait dans la foule, l'ordre de faire battre le rappel et de rassembler les légions. M. de Chamborand, homme d'initiative et d'audace, ami de Lamartine, parvint à travers mille dangers à faire exécuter par une légion, sous sa responsabilité et en se livrant lui-même en otage, l'ordre de battre le rappel. Mais ces ordres n'étaient que des avis portés par des représentants ou par des complices apparents de l'invasion qui pouvaient être détournés ou désobéis. L'Assemblée captive était livrée au hasard de l'événement. Un coup de feu, un coup de poignard pouvant changer la saturnale populaire en massacre de la représentation.

III.

Cependant la masse du peuple, plus entraînée que coupable, semblait avoir une honte instinctive de ses excès et rougir de son propre désordre. Lamartine s'étant porté sur la terrasse du petit jardin qui domine le quai et la rue de

Bourgogne, pour juger du nombre et des dispositions du peuple au dehors, fut accueilli par des applaudissements et des cris de Vive Lamartine! Rentré dans les salles qui précèdent l'enceinte et submergé dans les groupes qui s'y déroulaient comme des vagues, il ne fut l'objet d'aucun outrage. — Parlez-nous! conseillez-nous! assistez-nous! lui criaient ces hommes incertains de leur propre esprit. Ne craignez rien, nous vous couvrirons de nos bras pour écarter les poignards de votre poitrine!

Il leur répondait avec calme et avec sévérité. il leur montrait du geste les scandales de l'enceinte violée. il leur annonçait l'indignation et la vengeance certaine des départements outragés dans leur représentation, et la guerre civile inévitable s'ils ne se réprimaient pas d'eux-mêmes en se retirant et en signant un acte de repentir et de réparation à l'Assemblée. Ces paroles trouvaient partout des échos. Le peuple ne semblait demander qu'à se retirer et à réparer sa faute. un petit nombre seulement de démagogues et d'agents forcenés des clubs, perpétuaient les tumultes, portaient en triomphe, de salle en salle, Louis Blanc, accompagné de Barbès et d'Albert.

Louis Blanc, quoi qu'on en ait dit depuis, paraissait plus humilié que satisfait de ces triomphes subis plutôt qu'obtenus sur la décence publique.

Lamartine, qui fut toujours couloyé dans ce tourbillon de l'émeute par les ovations de son ancien collègue et de son adversaire, entendit du sein de la foule plusieurs des allocutions de Louis Blanc. Ces paroles respiraient la joie de voir le nombre et l'enthousiasme des socialistes imposer le respect à leurs ennemis et se caractériser en puissance d'opinion irrésistible, mais tout en les félicitant, il les conjurait de se retirer, de se modérer et de rendre la liberté à la représentation générale du peuple. Le général Courtais, passant de groupe en groupe, ne cessait d'adresser les mêmes adjurations.

IV.

Mais pendant que Lamartine haranguait de salle en salle la foule de plus en plus flexible à sa voix, les chefs des clubs se disputant la tribune, y montaient, y lisaient des pétitions et des discours; Blanqui, applaudi par ses sectaires, y appelait par une fatale rivalité de popularité Barbès son ennemi et jusque-là plus adversaire que complice des séditions. Enfin, un conspirateur plus entreprenant nommé Huber, visage avéré dans toutes les agitations extrêmes du peuple depuis février, proclamait la dissolution de la représentation nationale et le gouvernement révolutionnaire.

Applaudie par les hordes qui se pressaient au-

tour de la tribune, cette motion fut proclamée de bouche en bouche comme un plébiscite. Les membres de l'Assemblée se dispersèrent pour aller chercher justice et vengeance dans le sein de la garde nationale et du véritable Paris. Les factieux précédés de Barbès et leurs complices marchèrent en colonne sur l'Hôtel de Ville, s'en emparèrent sans résistance, et s'y entourèrent de huit mille hommes armés, les uns complices, les autres spectateurs entraînés des triomphes des factions.

A ce moment, Ledru Rollin retenu par les séditions dans une loge de concierge du palais, et sollicité par eux de les suivre à l'Hôtel de Ville, et d'y accepter la place qu'on lui avait décernée dans ce gouvernement, leur résistait obstinément, et déclarait qu'il ne se laisserait à aucun prix imposer un pouvoir surpris par une sédition contre la représentation nationale.

Au même moment Lamartine, pressé par une foule tumultueuse dans la salle des conférences, haranguait le peuple qui commençait à se retirer à ses sommations. Le mouvement de retraite qui se fit après la proclamation de la dissolution de l'Assemblée interrompit ses paroles. Un groupe de sept ou huit bons citoyens mêlés au peuple pour l'inspirer et le contenir entourèrent Lamartine et le conduisirent à travers le jardin dans le palais en construction de la présidence. On le fit monter dans le

bureau de l'administration du bâtiment. On ferma les portes, on plaça quelques braves ouvriers en sentinelle au bas de l'escalier pour détourner les pas de la multitude, si elle venait à s'y présenter. On résolut d'attendre dans l'enceinte même de l'Assemblée nationale, le mouvement qui allait ou consommer ou réprimer l'attentat du jour.

« Si dans trois heures, dit Lamartine à ses amis
« inconnus, nous n'entendons pas battre le rappel
« de l'autre côté du fleuve, j'irai coucher à Vin-
« cennes, ou je serai fusillé !

— « Cela ne durera pas tant, s'écrièrent ces
« jeunes gens indignés, il n'est pas possible que la
« France subisse trois heures une pareille parodie
« de gouvernement. »

Lamartine épuisé de voix et ruisselant de sueur, s'assit devant une petite table où les ouvriers avaient oublié une bouteille de vin : on but à la prochaine délivrance de la République.

Le général Courtais, instruit de l'asile où s'était retiré Lamartine, vint frapper à la porte du cabinet. On le fit entrer. rien dans ses traits ni dans son langage ne trahissait la joie ouverte ou même la satisfaction secrète d'un complice. tout révélait au contraire en lui, le désordre et la consternation d'un homme flottant entre deux dangers, celui de manquer à son devoir envers la représentation, celui de faire couler le premier sang après une ré-

volution jusque-là sans tache. Courtais demanda conseil à Lamartine devant ces huit témoins. Lamartine lui conseilla de s'évader par les jardins et de se mettre à la tête de la première légion qu'il pourrait réunir et de marcher sur le palais pour y rétablir l'Assemblée. Il remercia Lamartine, but un verre de vin debout, et s'élança pour faire son devoir.

Un instant après il rentra. son uniforme de général l'avait fait entourer par le peuple qui inondait les jardins, les cours et fermait toutes les issues. Lamartine lui conseilla de tenter un dernier effort ; le général redescendit, fendit les attroupements, et voulut sortir par la rue de Bourgogne. Mais pendant qu'il cherchait un moyen d'aller rejoindre et diriger ses légions, les légions soulevées d'elles-mêmes par la rumeur publique et par les émissaires de Lamartine et de ses collègues du Luxembourg, se rassemblaient, marchaient, et allaient arrêter bientôt leur propre général.

V.

Un bourdonnement immense de peuple montait d'en bas dans l'asile où Lamartine comptait les minutes avec ses amis. un silence morne et complet régnait sur le reste de Paris. l'oreille collée aux fenêtres, on ne savait ce qui allait sortir de ce silence.

Les conspirateurs avaient, disait-on, dix mille complices armés et du canon à l'Hôtel de Ville. Le ministère de l'intérieur était pris, celui de la guerre abandonné. La garde nationale était sans commandant général. On flottait entre les éventualités les plus étranges. Tout était possible en un pareil moment.

Soudain un pas de charge lointain, imperceptible, battu de différents côtés sur les deux rives de la Seine vient frapper l'oreille. A ce bruit, un bataillon de garde mobile emprisonné dans les jardins de la présidence qui dominant le quai, court aux armes et se reforme en bataille sous les murs du palais. Lamartine sort avec ses amis de sa retraite, descend l'escalier, traverse le bâtiment en construction, passe par une fenêtre sur une planche jetée en pont du palais dans le jardin, se précipite dans les rangs de la garde mobile qui l'accueille par des cris de *Vive Lamartine! vive la représentation nationale!* et rentre avec eux et les gardes nationaux par la grande porte du quai dans le palais. Les séditeux qui remplissaient l'enceinte des salles, les cours et les jardins, se dispersent par toutes les issues devant les baïonnettes. Les représentants ramenés par les détachements des légions reprennent leurs places. Lamartine, à demi étouffé par l'encombrement des salles et des corridors, est porté jusque sur les premières marches de la tribune. Il y monte aux

cris de *Vive l'Assemblée nationale! vive Lamartine!* il y attend longtemps en silence que le tumulte des armes soit apaisé. et qu'un certain nombre de représentants aient repris leur place.

« Citoyens, s'écria-t-il alors : le premier devoir « de l'Assemblée nationale, rentrée libre dans son « enceinte à l'ombre des baïonnettes, c'est de voter « la reconnaissance de la patrie, à la garde nationale de Paris, à la garde mobile, à l'armée! » On ratifie cette proposition par des applaudissements.

« Mais nous manquerions au premier de nos de- « voirs, continue-t-il, si dans cette reconnaissance « publique nous ne signalions pas une partie, la « principale, l'immense majorité de la population « de Paris, indignée des scandales qui ont un mo- « ment déshonoré cette enceinte, et qui s'est sou- « levée tout entière pour rétablir la représentation.

« Mais, citoyens, dans les circonstances urgentes « où nous sommes placés, la tribune n'est pas la « place de l'homme politique que vous avez désigné « avec ses collègues pour veiller au salut de la pa- « trie. Pendant qu'un gouvernement de faction, « pendant qu'un gouvernement de violence, sub- « stitué pour un instant à la grande et unanime ex- « pression de l'élection universelle du peuple, va « chercher ailleurs un siège de gouvernement qui « se brisera sous ses pieds, nous allons partir pour « l'Hôtel de Ville!

« Je ne vous dirai pas que les moments sont précieux, car j'ai, comme vous, la confiance et la conviction que, plus le peuple de Paris aurait le temps pour réfléchir, plus il rougirait de l'attentat commis contre vous! En présence du malentendu terrible qui pourrait s'élever entre les départements, isolés dans leurs représentants, et Paris, gardien de la sécurité de l'Assemblée, il faut aviser. Eh bien! nous allons, nous, au nom du gouvernement que vous avez proclamé il y a peu de jours; nous allons, assistés par l'unanimité de la garde nationale, et de la garde mobile, et de cette armée qu'il est impossible de séparer...; nous allons nous réunir avec les membres du gouvernement, qui tous, je n'en doute pas, sont animés de la même indignation, des mêmes sentiments que moi, oui! ceux-là même que le choix des factions a tenté de déshonorer! nous allons ratifier au plus tôt l'acclamation que vous avez faite, du brave chef de la garde nationale que vous avez nommé d'enthousiasme, le citoyen Clément Thomas. » (On applaudit.)

« Citoyens, encore un mot, un seul mot.

« Dans un moment pareil, le gouvernement n'est plus dans un conseil, la place du gouvernement est à votre tête, citoyens et gardes nationaux! sa place est sur le champ de bataille! marchons! »

La salle retentit d'acclamations. Les soldats et la

garde nationale élèvent leurs baïonnettes vers la tribune comme pour en faire un rempart à la représentation. Lamartine descend s'avance vers Ledru-Rollin qui venait de rentrer aussi dans la salle et lui dit : « Marchons à l'Hôtel de Ville. on a porté votre nom sur la liste du gouvernement des factions, donnez le démenti aux factieux en marchant avec moi contre eux! »

Les deux membres du gouvernement sortent accompagnés d'une foule de gardes mobiles, de représentants et de citoyens parmi lesquels M. Murat fils du héros de Naples, Mornay, et Falloux, hommes qui aspirent l'action; arrivé sur le quai, Lamartine s'élance sur le cheval d'un dragon. on amène à Ledru Rollin le cheval d'un officier. un bataillon de gardes nationaux de la 40^e légion parmi lesquels on distingue sous le simple habit du soldat, les fils des plus hautes familles de l'aristocratie française, se groupe autour d'eux; un bataillon de garde mobile les suit. Le régiment de dragons du brave colonel Goyon prend la tête de la colonne. on s'avance par le quai aux cris de vive l'Assemblée nationale! guerre aux factieux!

La colonne était faible de nombre, invincible d'impulsion, on proposait d'attendre la réunion d'autres forces. Lamartine s'y oppose certain qu'en révolution, le temps perdu compte plus que les forces attendues ne profitent. Au milieu du tumulte

de voix, de cris, de conseils, de sabres, de baïonnettes qui se pressaient autour de son cheval, il se souvenait du 9 thermidor où le parti de Robespierre quoique le plus nombreux, fut étouffé dans ce même Hôtel de Ville par son inertie et par la rapide résolution de la Convention et de Barras. il connaissait Barbès pour un homme d'action. il ne doutait pas qu'entouré déjà de sept à huit mille complices, il n'eût dans la soirée une armée et un gouvernement révolutionnaires si on laissait trois heures seulement à la sédition.

VI.

Le général Courtais venait d'être insulté, destitué, fait prisonnier par ses soldats trompés et indignés de son inaction qu'ils croyaient un calcul. Le général Tampour avait été séparé de ses bataillons tout le jour et on ignorait s'il était libre. Le gouvernement absent siégeait au Luxembourg assailli par un détachement de l'émeute auquel Arago, Garnier-Pagès, Marie opposaient une résistance ferme et triomphante. Le ministère de la guerre était vide. Aucun ministre aucun général n'était investi du commandement universel et soudain nécessaire pour ce moment extrême. Lamartine prit sur lui la dictature commandée par cette éclipse totale de pouvoirs militaires réguliers. Il envoya chercher quatre

pièces de canon pour forcer au besoin les portes de l'Hôtel de Ville. Ledru-Rollin et lui s'entendirent d'un mot, à cheval, pour donner le commandement verbal de Paris au général Bedeau, qu'on fit chercher sur le quai du Louvre. En attendant, l'enthousiasme unanime guidait, inspirait, régularisait la colonne d'attaque elle se grossissait en marchant. Toutes les portes versaient un combattant de plus dans ses rangs. Toutes les fenêtres applaudissaient, invoquaient, bénissaient par la main des femmes, des vieillards, des enfants, les vengeurs de la représentation nationale. Paris consterné, frémissait du triomphe d'une démagogie un moment victorieuse et dont les excès prévus se comparaient dans l'imagination du peuple aux crimes de 1793. Ce retour si soudain de courage et de succès probable aux bons citoyens relevait le cœur et faisait éclater l'âme en invocations et transports.

VII.

A la hauteur de la place Saint-Michel, la tête de colonne s'arrêta refoulée un moment par les masses qui obstruaient l'angle de la place de Grève et du quai. Des dragons vinrent annoncer que l'Hôtel de Ville était formidablement défendu, que les conjurés avaient du canon et qu'on apercevait aux fenêtres des préparatifs de décharges meurtrières